

UNE PORTE À LA MAISON DE NOS PÈRES

1999

(Octobre 1987. Virgile Bosc, 94 ans, aveugle depuis une dizaine d'années, et son fils Gabriel, 42 ans.)

BOSC:– Ainsi, te voilà.

GABRIEL:– Oui.

BOSC:– A quoi ressembles-tu ?

GABRIEL:– A un type de 42 ans.

BOSC:– Et moi, de quoi ai-je l'air ?

GABRIEL:– De quelqu'un pas tellement content de me-

BOSC:– - de te voir ? – Tu n'as même pas daigné te décrire. Il fait lourd, tu ne trouves pas ?

L'orage n'est pas loin. (Un temps.) Alors ? Toujours parisien ?

GABRIEL:– Toujours, oui.

BOSC:– Bien, bien. Tu es content ? – Excuse-moi : question idiote. – Tu n'étais jamais venu ici.

GABRIEL:– Non. (Un temps.) C'est un bel endroit.

BOSC:– D'ici, on peut voir le Mont Feuille, par temps clair, – derrière le deuxième plan de collines, par là, dans l'axe du clocher.

GABRIEL:– Aujourd'hui, il y a de la brume.

BOSC:– C'est la chaleur. Jusqu'où, la brume ?

GABRIEL:– Les deux grands cèdres.

BOSC:– Des cèdres ? – Où vois-tu des cèdres ?

GABRIEL:– Dans la prairie, en contrebas, – il y a des moutons.

BOSC:– Ces cèdres-là sont des cyprès, mon petit vieux. Quant aux moutons, ce sont des chèvres ! – Quand j'étais gosse, mon père venait le soir sur cette terrasse regarder le soleil se coucher sur le Mont Feuille.

GABRIEL:– Et toi ?

BOSC:– Quand j'étais gosse ?

GABRIEL:– Tu le regardais aussi ?

BOSC:– Je suppose que oui. (Pause.)

GABRIEL:– Tu dois te demander pourquoi je suis venu.

BOSC:– Te voilà, c'est tout ce qui compte.

GABRIEL:après un temps. – Tu es loin de tout. Ça ne doit pas être commode avec –

BOSC:– - ma cécité ?

GABRIEL:– Oui, les courses, tout ça...

BOSC:– Une assistante ménagère vient deux fois par semaine. – J'aime autant te dire que si tu es venu pour me convaincre d'entrer en maison de retraite –

GABRIEL:– Je ne suis pas si con.

BOSC:– J'en prends bonne note. Tu es venu, et voilà tout. Pourquoi aller chercher midi à qua-

torze heures ? Tu es venu, et te voilà.

GABRIEL:– Je suis venu te voir.

BOSC:– Exactement. Tu as eu envie de me voir. Quarante-deux ans est somme toute un bon âge pour se souvenir que les pères ne sont pas immortels.

GABRIEL:– Quel âge ça te fait ?

BOSC:– Quatre-vingt quatorze, mon petit vieux. Quand j'ai quitté cette maison, j'en avais vingt-et-un. J'étais puceau, catholique pratiquant, et étudiant en droit.

GABRIEL:– Pourquoi l'as-tu quittée ?

BOSC:– 1914. Mobilisation générale.

GABRIEL:après un temps. – Qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

BOSC:– J'écoute la radio, je pense, et je fume.

GABRIEL:– Ce n'est pas ce que tu fais de mieux.

BOSC:– De penser ?

GABRIEL:– De fumer. (Un temps.) Tu jardines ?

BOSC:– A tâtons ! C'est pratique, pour désherber.

GABRIEL:– Excuse-moi. (Un temps.) Donc, tu penses ?

BOSC:– Oui.

GABRIEL:– A quoi ?

BOSC:– Le champ de la pensée, aussi médiocre soit-elle, est pratiquement illimité. Je ne ne me prends pas pour un philosophe – un vagabond, tout au plus. Je vais où me portent mes rêves : ils me déposent et je continue à pied.

GABRIEL:– Tu pries ?

BOSC:– On ne pense pas vers Dieu, mais pour échapper à la tentation de Dieu. On ne peut pas être sans y penser. – C'est du boulot !

GABRIEL:– Des tas de gens ne pensent pas.

BOSC:– Des tas de gens laissent ce soin à Dieu. Lequel est devenu une sorte de super sous-traitant de la pensée. – Tu es venu pour me parler de Dieu ?

GABRIEL:– Ce serait tellement ridicule ?

BOSC:– Tu aurais meilleur compte à aller voir un curé.

GABRIEL:– Qui te dit que je ne l'ai pas fait ?

BOSC:– Pour lui demander quoi ?

GABRIEL:– Est-ce que je sais ? – Des tuyaux, en somme.

BOSC:– Des tuyaux sur Dieu ? Je t'en refile un, gratis : le Père Noël n'existe pas.

GABRIEL:– Tu me l'a appris le jour de mes sept ans – quand je ne demandais qu'à y croire.

BOSC:– Ne me dis pas que tu le regrettes.

GABRIEL:– Evidemment que je le regrette. – Qui ne le regrette pas ?

BOSC:– Moi. Pour la bonne raison que chez nous le Père Noël était interdit de séjour.

GABRIEL:– Vous n'aviez pas de cadeaux ?

BOSC:– Si, mais c'était le Petit Jésus qui les apportait.

GABRIEL:— Par la cheminée ?

BOSC:— Il les lançait du Ciel. — C'est pour ça qu'il les emballait, nous expliquait-on : pour qu'ils n'arrivent pas cassés. Quand j'ai cessé d'y croire, mon père m'a offert un arbre.

GABRIEL:— Un arbre ?

BOSC:— Il l'avait planté en 1893, le jour de ma naissance. — Mon jumeau végétal, en quelque sorte. Il ne m'en a rien dit jusqu'à ce que j'ai sept ans. Le matin de mon anniversaire, il m'a mené jusqu'à la petite clairière au centre de laquelle il l'avait planté.

GABRIEL:— Ici ?

BOSC:— En bordure du chemin, vers le belvédère. Près d'un mètre de diamètre. — Inratable.

GABRIEL:— Et alors ?

BOSC:tandis qu'apparaissent les protagonistes de la scène. — Je me souviens d'une terrible envie de pisser. J'avais revêtu pour la circonstance mes habits du dimanche. Le col me servirait, la culotte m'irritait les cuisses. Il faisait chaud, je suais. Dans mon souvenir, mon père était lui-même vêtu trop chaudement pour la saison. Il avait pris sa canne à pommeau de corne et son grand feutre noir. Je ne me rappelle pas s'il y avait un chien avec nous — peut-être un clébard, peut-être même deux. Et quelque chose dans l'air, — quelque chose de neuf, et de terrible.